

Réponse de la jeunesse française à Émile Zola sur l'affaire Dreyfus

Léopold Aujar

[Léopold Aujar](#)

Réponse de la jeunesse française à Émile Zola sur l'affaire Dreyfus

Léon Hayard, 1898.

La Jeunesse

À Émile ZOLA

C'est ton âme, Zola, ton génie et ton âme qui s'indignent. Tant mieux pour la Justice ! [Ce cri courageux](#), que la Vérité peut seule apaiser, tu le jettes comme un défi, ou comme un javelot, à la tête de quelques pantins qui prétendent impunément mettre la clarté sous le boisseau.

Excuse, Zola, ce style médiocre. J'écris au nom de mes camarades et ne suis, personnellement, qu'un jeune homme très simple choisi parmi d'autres jeunes gens qui veulent, ainsi que toi, la débordante moisson de joie, sous l'éclatant soleil.

Comme toi, Maître incontestable, nous voulons la Vérité tout entière, connaître l'innocent et le coupable.

Mais ne crois pas, Zola, que les vingt mille « jeunes » entassés au Quartier-Latin font cause commune avec les cinquante braillards — dont vingt-cinq agents de police — insultant le vieillard qui ne songe qu'à sauver l'honneur de notre patrie, et dont la longue vie de travail et de loyauté devrait inspirer le plus profond respect.

Ceux-là sont des enfants mal élevés, d'excusables impulsifs qui se laissent conduire dans la rue, par quelques pêcheurs en eau trouble.

Parmi ces agents provocateurs le plus indigne, parce qu'il abuse de son autorité, du « prestige » de son nom, c'est incontestablement le « grand pamphlétaire ». Cela est malheureux, vraiment, mais la Jeunesse des Écoles

ne respecte point M. Henri Rochefort. Loin d'inspirer de la vénération, cet éminent publiciste nous écoëure.

L'impudent malandrin ose clamer son indignation menteuse sous prétexte de patriotisme et c'est pourquoi quelques-uns de nos camarades s'enflamment. Mais nous savons, cependant, que le grand proscrit n'a aucune conviction. Son talent consista surtout à naître alors qu'il y avait un Empire à piétiner, des femmes à insulter et des prisons dont on sortait sacré martyr et grand homme.

Aujourd'hui, il faut des protections pour entrer à Sainte-Pélagie...

Depuis sa plus tendre enfance M. Rochefort insulte tout et tous. Il affirme que le général Billot est une canaille sans démontrer pourquoi. Il se contente de signer : *Henri Rochefort* et ça suffit ! Les cochers rient de cette littérature scandaleuse, mais nous avons bien le droit, Nous, les Jeunes, de dire à ce monsieur qu'il est gâteux, qu'il écrit comme tel, et que son patriotisme à cinq centimes le numéro est de mauvais aloi.

Autrefois, cet héroïque froussard s'adressait aux ouvriers simplistes. Maintenant, comme il se fait vieux, il se sert des petits jeunes gens. Il les lui faut pour tailler sa plume fatiguée par un demi siècle de calomnieuse besogne. C'est du journalisme inavouable.

Sa plume odieuse fit plus de mal à la France que les anarchistes n'en pourront faire pendant un siècle. On ne veut pas démolir ce triste démolisseur, mais l'Histoire sera un terrible juge pour lui. Son œuvre néfaste est déjà classée parmi celles qui contribuèrent le plus à nous humilier devant l'étranger. Sa verve, son esprit ne peuvent l'absoudre.

C'est lui, plutôt, qui, chaque jour, est traître à la Patrie. Il le sait bien, et c'est son châtiment — si, toutefois, il est permis de supposer chez cet insulteur enragé un peu de sens moral.

Assurément, sa trahison envers le pays n'est pas de celles qui méritent la fusillade et c'est regrettable, car elle n'en est pas moins systématique, froidement calculée. Après lui, la fin du monde !... Il est lu et approuvé par

les marlous, admiré par le noble faubourg, respecté par toute la presse, son succès est toujours énorme ; que lui importe le reste ?...

Il nous « la fait » depuis longtemps, aux idées larges, aux mouvements généreux, alors que le Marquis de Rochefort-Luçay a toutes les lâchetés, les préjugés mesquins des nobles qui sont allés au peuple parce qu'ils avaient faim. Son prétendu socialisme, son ardent patriotisme, sa solide d'indignations et de quotidiennes grossièretés se définissent ainsi : **Cent Mille Francs par an !...**

C'est à peu près ce qu'il gagne à remuer la boue et à tout éclabousser.

S'il n'a pas d'influence sur la majorité des étudiants, il en exerce encore assez pour indigner quelques potaches fraîchement émancipés, des primitifs pour lesquels il n'y eût pas de Révolution française, et qui, cent ans après la prise de la Bastille, en sont encore à la sinistre haine du juif, du jésuite, ou du protestant, sans savoir eux-mêmes ce qu'ils sont.

Laisse passer, Zola, ces esprits étroits. De tels « monômes » sont incohérent et ne t'inquiètent guère.

Si le Quartier doit s'embraser, eux n'y seront pour rien. C'est nous, l'immense cohorte des intellectuels épris de justice, qui demanderons, exigerons, la vérité comme autrefois nos pères demandaient du pain ou du plomb. Car nous ne sommes pas si dégénérés...

Crois tu donc, Zola, que ce qui est juste, noble, nous laisse froids ; que nous ne pensons qu'à fumer des pipes et aux belles petites dont nous nous servons, par hygiène, tout en déplorant leur sort navrant ?...

Non, ne le crois pas, ni toi, ni ceux dont la barbe grisonne. La jeunesse d'aujourd'hui, comme celle d'autrefois, sent en elle se dresser la rouge armée des indignations.

Elle demande la grâce de Cyvoct et la vérité sur l'ex-capitaine Dreyfus. Il nous faut ces deux satisfactions... où, Marianne, prende-garde ! Au tournant du Siècle prochain s'embusquent nos énergies et nous pourrions,

poussés à bout, te tremper une soupe toi qui nous donnas l'instruction gratuite en oubliant le pain obligatoire...

Comme autrefois, soyez en tous persuadés, la jeunesse d'aujourd'hui se tourmente à l'idée de justice — de cette justice que nous voudrions idéale car, par instants, nous avons la faiblesse d'oublier que nous sommes des hommes...

Oui, Zola, oui vous tous, nous sommes avec vous, même si vous vous trompez !... Nous **voulons** — entendez-vous — nous voulons savoir si vraiment il y a, par delà les mers, un **innocent** qui subit une peine épouvantable...

Nous le voulons — nous le voulons absolument, et si jusqu'ici on accusa la Jeunesse de n'avoir pour lauriers que des lauriers de cuisines, nous saurons en mériter d'autres, plus beaux, en délivrant un martyr — si martyr il y a — ou, plus simplement, en exigeant la vérité toute nue, car le nu n'est pas pour nous faire peur. Et puis nous en avons assez d'être les mendiants de la vérité !... Il nous la faut, non comme une aumône, un os qu'on jette aux chiens, mais comme une chose qu'on nous doit, que nous exigeons sans plus tarder !

Sois-en certain, Zola, si justice n'est pas faite nous nous lèverons... et il y a longtemps que nous ne nous sommes levés !

Et notre cri de ralliement sera :

Justice, Égalité !

deux enfants que Marianne n'a encore pu mettre bas.

Nous savons que l'absolu est impossible — on nous l'affirma, du moins, entre deux retenues de promenade — mais sa recherche ne l'est pas. Pour obtenir la vérité absolue nous ferons tout ce que nous pourrons. Or, nous pouvons beaucoup. Malgré les hypocrisies intéressées — choses éphémères et contingentes ! — nous arriverons au but.

Et tu le sais, Zola, vous le savez tous, **nous** c'est la Jeunesse d'aujourd'hui, mais ce sont les hommes de demain, et demain fait trembler les plus forts.

Demain c'est le Waterloo irrévocable de certaines idées, le triomphe éclatant de plus vastes conceptions — et merci Zola, merci d'avoir compris qu'un monôme idiot ne pouvait représenter la jeunesse frénétique qui rêve de revendiquer bientôt héroïquement l'absolu de la justice, de la bonté sociale et d'autres choses magnifiques qui nous passionnent, nous exaltent et nous préparent aux luttes de demain — ce demain qui réalisera ton beau rêve d'humanité, de vérité et de Justice !

Zola, et vous tous nos aînés, comptez sur la Jeunesse. Elle vibre encore, comme vous autrefois et tu le sais, Zola, nous avons tous lu *Germinal*...

Léopold AUJAR

Élève des Cours d'Enseignement Colonial.